

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

LUDOVIC DRAPEYRON



*La géographie, bien comprise, centralisera, au profit
des sciences politiques, toutes les connaissances humaines.*
(CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, 4 août 1875.)

SEPTIÈME ANNÉE

TOME XIII

Juillet – Décembre 1883



PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LE LITTORAL TUNISIEN
LE SÀHEL, LE PAYS DE SFAX
CONFIGURATION DU SOL
HYDROGRAPHIE, ASPECT DU PAYS
(pp.161-180)

La région tunisienne se compose de trois bassins bien distincts : celui de la Medjerdah, celui de l'Oued Bagla, celui des Chotts. A chaque système hydrographique correspond une portion bien distincte du pays. Toute la Tunisie du nord appartient au bassin de la Medjerdah, la Tunisie du centre au bassin de l'Oued Bagla, la Tunisie méridionale au bassin des Chotts. Indépendamment de ces trois grandes divisions, sur tout le pourtour des derniers blocs soulevés du grand Atlas, s'étend une zone littorale indépendante des grands bassins de l'intérieur. La Kroumirie, le Sahel et le pays de Sfax, les oasis de Gabès et la région des Ksours tunisiens entre Gabès et la Tripolitaine, appartiennent à cette zone, et forment autant de petits bassins côtiers. Entre ces régions, la plus considérable au point de vue de la fertilité du terroir, du nombre des habitants, de l'importance des villes anciennes ou modernes qui se sont élevées sur son sol, est certainement celle qui s'étend de l'embouchure de l'Oued Bagla dans le lac Kelbiah jusqu'à Gabès, c'est à- dire le Sahel. C'est sur cette contrée que l'Italie avait jeté les yeux d'une manière toute particulière. Dès 1867, son agent consulaire à Sousa, M. de Gubernatis, aujourd'hui ministre plénipotentiaire au Nicaragua, avait pris sur lui d'informer ses concitoyens de tout ce qui concernait cette portion du littoral, si voisine de la Sicile et du Napolitain. Ses observations fort justes furent consignées à cette époque dans une série de lettres adressées au marquis Antinori, et qui furent plus tard publiées par l'éditeur Civelli à Florence.

Le souffle du patriote s'y fait sentir à chaque instant. Ceux qui voudront avoir une idée très suffisante de la région, sans être obligés de supporter la lecture d'un ouvrage didactique, feront bien de consulter ces «lettres». Après deux ans d'investigations [162] dans le Sahel, l'auteur de l'étude qui paraît dans la Revue de Géographie est surpris de l'exactitude des renseignements et de la sagacité d'esprit qui se trahissent presque à chaque page du petit livre de M. de Gubernatis. Mais la forme sous laquelle l'ancien agent consulaire de Sousa a cru devoir publier le résultat de ses observations, les changements profonds survenus dans l'état du pays depuis 1867, et surtout depuis l'occupation française, m'ont décidé à reprendre l'idée de M. de Gubernatis, à lui donner une forme plus scientifique, à la compléter, car beaucoup de lacunes se trouvaient dans son opuscule, et enfin à envisager la question au point de vue français, tandis que lui ne l'avait envisagé qu'au point de vue italien. De plus, en une vingtaine d'années, un pays se transforme, et l'occupation française y aidant en bien ou en mal, la «physionomie morale» du peuple subit en ce moment une modification profonde. Décrire d'abord la configuration du sol, l'hydrographie, l'aspect général, relater les faits principaux de son histoire, presque toujours reliée à la configuration du sol, parler du nombre et des moeurs des indigènes, des colonies européennes, italiennes, maltaises, juives, françaises, de l'influence acquise par elles dans le pays, exposer enfin le commerce et l'industrie de la région, l'état de l'agriculture et donner une description succincte des villes importantes de la côte, telle est la tâche que je me suis imposée.

Pour essayer de la mener à bien, j'ai dû consulter les ouvrages principaux publiés sur la Tunisie, mais je dois revendiquer la responsabilité de la totalité des renseignements et une grande

part personnelle dans la nature des idées émises. La profession de médecin, si prisée dans tous les pays du Levant et sur tout dans ce pays neuf de la Tunisie, permet de recueillir beaucoup d'observations. Les membres des colonies européennes, aussi bien que les familles musulmanes, ne voient pas dans le médecin un hôte ordinaire, et c'est peut-être celui de tous les Européens dont se méfie le moins l'indigène, si habile à celer ses sentiments véritables. C'est à sa profession surtout qu'il doit d'avoir pu recueillir la plupart des faits exposés dans ce travail ¹.

1. Ouvrages consultés: *Lettere sulla Tunisia e specialmente sulle provincie di Susa e Monastir*. Firenze, Stabilimento Civelli, 1868. — *Descrizione geografico-commerciale- agricola del Sahel*. Tipografia Gaston, in Firenze.— *Les Annales tunisiennes*, par Rousseau.—*Description de la Régence*, par Pellissier.—*Description géographique de Tunis et de la Régence*, par Villot.—*Description de la Régence*, par J. Saint-Lager.—*Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, par Guérin.— *La Tunisie autrefois et aujourd'hui*, par Broadley.

[163] Quand on va d'Erghéla à Sfax en longeant la côte, on laisse constamment sur sa droite une ligne à peine interrompue de collines. Tout à fait au nord, du côté d'Erghéla, n'apparaissent d'abord que de minces bourrelets de terrain, puis viennent des ondulations plus accentuées, des collines et des coteaux. Plus on se rapproche de Sfax, plus l'altitude de la chaîne s'accuse. Dans le relief qu'elle dessine au-dessus du sol, elle suit une progression constante et régulière, mais elle ne présente pas partout le même aspect ni la même distribution. Tantôt les collines sont agglomérées, tassées les unes contre les autres, à tel point que les routes qui les traversent sont tout en montées et en descentes, et elles sont si nombreuses qu'elles couvrent tout le littoral et s'avancent jusqu'à 15 et 20 kilomètres à l'intérieur. Tantôt elles s'écartent sensiblement de la côte, comme au-dessous d'El-Djem, et s'échelonnant en une triple ou quadruple ligne de hauteurs parallèles, laissant entre elles et la mer, sur une étendue de 20 et 25 kilomètres, une grande plage de sable, d'argile et d'alluvions. Ce chaînon, qui court le long du littoral, se rattache au grand Atlas dont il n'est, en somme, qu'un rameau très étendu. Au nord, il est vrai, entre la masse centrale de l'Atlas tunisien et le rameau qui se dessine au midi d'Erghéla, il existe une notable solution de continuité. On dirait que là, la chaîne a éprouvé une sorte d'affaissement ou que les couches géologiques ont subi une sorte d'inflexion et ont été recouvertes par les sables à une époque postérieure. Entre le Djebel-Takroun et Henchir-Béniana, notamment, la côte est basse, sablonneuse; aucune hauteur intermédiaire n'y vient accuser son relief. Tout le pays est semé de sebkas ou d'étangs dont les principaux sont la sebka Halk-el-Mengel et la sebka Djériba, séparées toutes les deux de la mer par un mince cordon littoral.

Si un soleil ardent n'évaporerait rapidement à la surface de ces dépressions les eaux de pluies ou celles qui, à l'époque des crues, proviennent du lac Kelbiah, le littoral présenterait le même aspect que nos côtes languedociennes découpées d'étangs qu'isolent de la mer des isthmes sablonneux. Tout comme sur le littoral du Languedoc, le cordon d'Erghéla est percé en plusieurs points par des canaux ou des coupures analogues à nos graus; et, de même que ces derniers, ces coupures font communiquer les étangs du littoral [164] avec la mer. Dans la Sebka de Djériba vient se jeter un Oued dont l'importance, très grande au point de vue hydrographique, avait jusqu'ici échappé à l'attention des explorateurs: c'est l'Oued Menfés.

Cet Oued, le premier qu'on rencontre en descendant d'Erghéla vers le sud, apparaît à l'entrée du Sahel, alors que de légères ondulations commencent à surgir au-dessus du sol. En temps ordinaire, c'est-à-dire, toutes les années où de fortes pluies ne se sont pas abattues sur la contrée, son lit est à sec, et un pointillé de verdure tranchant sur l'ensemble grisâtre et dénudé du pays décèle seul l'existence d'un thalweg où puissent venir s'amasser les eaux... Si on suit ce tracé de verdure, en dépassant les limites du Sahel et en s'avancant dans l'intérieur, on voit le lit de l'Oued se diviser en plusieurs bras couvrant le pays comme les mailles d'un réseau.

Parmi ces dérivations, les unes vont se perdre dans des bas-fonds, des marécages ou de petites sebkas intérieures situées au milieu de l'Enfida, mais le bras principal mène jusqu'au lac Kelbiah. La communication du lac Kelbiah et de la Sebka Djériba n'est qu'une communication idéale pendant la plus grande partie de l'année; mais viennent les pluies, ou que subitement le niveau du lac Kelbiah s'élève par l'apport subit des eaux de l'Oued Bagla, et aussitôt, toutes ces dépressions s'emplissent, toute la plaine apparaît sillonnée de canaux qui se réunissent et coulent dans la Sebka Djériba.

Celle-ci, de son côté, déverse le trop plein de ses eaux dans la mer par cinq ouvertures pratiquées dans la chaussée même, et c'est ainsi que l'Oued Menfés devient le déversoir, le canal par où s'écoulent les eaux du lac Kelbiah, et ces cinq coupures pratiquées dans un cordon littoral sont tout ce qui représente l'embouchure de l'Oued Bagla, le plus large et le plus long des Oueds de la Tunisie centrale, le rival de la Medjerdah et du Mellègue, et le même que les anciens nommaient le fleuve Triton ¹.

1. Je n'émetts nullementune idée hasardée. L'existence d'une grande baie intérieure, la baie de Triton, n'ayant disparu qu'à une époque récente, est mise hors de doute par les récits d'Hérodote, de Pomponius Mela, de Seylax, de Plolémée, de Diodor de Sicile, etc. M. Roudaire a cru pouvoir appliquer ces passages aux sions sahariennes. D'autres veulent voir dans les dépressions et les bas-fonds au sud de Zazis les restes de l'ancienne baie. Pour moi, je suis certain que ces passages • Isa' appliquent à la grande dépression qui de la mer s'enfonça jusqu'à Kaïrouan. Voir Nouvelle Revue, 15 juillet 1883: La Mer intérieure et son véritable emplacement, sa disparition graduelle, par M. le Dr Rouire.

Si, au nord, les collines du Sahel sont nettement séparées, par le seuil d'Erghéla, des dernières roches saillantes que l'Atlas projette [165] dans la presqu'île du cap Bon, il n'en est pas de même au midi, à hauteur de Sfax. Ici, les plissements de terrain parallèles à la côte se continuent manifestement par des mamelons, des ondulations calcaires, avec le plateau de Toul Cheikh, terrasse avancée de l'Atlas vers la mer et que des rideaux ou des bourrelets du sol peu saillants rattachent au pied de l'Artsouma, un des derniers gros blocs montagneux de la grande chaîne. Du plateau pierreux de Toul Cheikh partent des ondulations plus ou moins marquées, les unes s'avancant vers le nord et séparant les eaux qui se rendent dans la sebka Melah-mta-el-Grara de celles qui se dirigent vers la sebka Chérichira et la sebka Méchéguigue, en divisant le pays en une série de cuvettes; les autres, s'allongeant au sud, dans la direction du Bou-Hedma, du Douara et du Besbès, forment la ligne de partage des eaux du Leben et de l'Oued Rann et des autres bassins côtiers au midi de Sfax. Une de ces chaînes, d'abord très peu prononcée, court vers la mer, puis se redresse en une ligne plus accentuée et remonte au nord, à l'orient de la sebka Melahmla-el-Grara jusqu'à El-Djem, décrivant le rebord oriental des cuvettes de cette sebka et de celle de Sidi-el-Hani

et séparant les eaux tributaires des rares Oueds qui s'y déversent et celles qui se rendent directement à la mer.

Dans le pays des Souassis, à la hauteur d'El-Djem, les collines revêtent un aspect particulier. Au lieu d'être formées de roches calcaires, comme presque toutes les roches saillantes tunisiennes, elles s'élèvent en de hauts monticules de sable et d'argile, ce dernier sédiment en proportions telles que, à l'époque des pluies, hommes et chevaux glissent et n'avancent que fort péniblement. La route d'El-Djem à Kairouan, qui passe par la vallée de Sidi Nasseur, devient alors impraticable aux arabats (charrettes à deux roues du pays) et à tous les transports. Au nord d'El-Djem et sous la même latitude que Kessourcef, les lignes régulières de hauteurs dont l'arête sévère se détachait vivement du sol et qu'isolaient les unes des autres une série de vallons, disparaissent avec la nature sablonneuse du sol. De molles collines de calcaire blanchâtre leur succèdent. Ce changement à vue ne s'opère pas sans transition. En se dirigeant d'El-Djem vers la mer, vers Kessourcef, par exemple, le terrain est d'abord uniquement formé de sables, puis des affleurements calcaires percent çà et là les masses sablonneuses : on marche sur un terrain parsemé de quantités de fragments de cailloux qu'on dirait avoir été cassés à coups de maillet et [166] être des débris d'anciennes ruines ou de constructions en blocage dont l'action du temps aurait détruit le ciment et éparpillé les pierres sur le sol. Avec un changement dans la nature des assises géologiques coïncide un changement dans la direction du chaînon.

Les hauteurs se rapprochent beaucoup plus de la mer, et vont même se confondre avec le littoral, comme à Sousa, ou comme la hauteur de Scanes, près de Monastir. De Kessourcef à Henchir-Béniana, au midi d'Erghéla et sur une profondeur moyenne de 14 à 15 kilomètres dans l'intérieur, toute la côte est formée d'une série ininterrompue de collines et de coteaux. Au midi d'Erghéla, elles ne couvrent d'abord que 7 à 8 kilomètres, du littoral à l'intérieur, mais en descendant au midi, on les voit, et presque graduellement, s'étendre de plus en plus. A Sousa, la zone calcaire s'enfonce jusqu'à 15 kilomètres en arrière du littoral et, en certains points, elle atteint 18 kilomètres. L'altitude générale des collines est très faible : elle n'est guère de plus de 40 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est à peine si quelques-unes dépassent ce chiffre, et la plus élevée d'entre elles, le Belaom n'atteint que 115 mètres. Toutes ont à peu près le même aspect. Ce sont des coteaux aplatis ou légèrement arrondis, se terminant en pentes douces et qu'on dirait jetés dans toutes les directions. Le terrain en paraît tout bosselé. Des creux, des vallons occupés par de vrais fourrés d'oliviers ou par le lit des Oueds, quelquefois par des sebkas, les séparent. Ces creux où les eaux de pluie ont entraîné le peu de terre qui recouvrait les plateaux sont d'une fertilité exceptionnelle, et le tronc des oliviers prend un développement deux ou trois fois supérieur à celui de nos provinces méridionales.

Entre cette zone du littoral et l'intérieur du pays, le contraste est saisissant. Si l'on veut embrasser d'un coup d'œil une partie notable de la contrée et se donner le spectacle des divergences profondes d'aspect qui caractérisent ces deux fractions d'un même territoire, on n'a qu'à s'éloigner un peu du littoral, qu'à gravir une de ces collines peu élevées de la chaîne, le Belaom, par exemple, et à regarder au couchant. Devant vous s'étend, à perte de vue, une immense plaine sablonneuse, monotone et nue, sur laquelle errent des ondulations dont la nuance grisâtre se confond avec celle du sol et si peu élevées que, même à côté de vous, la plaine paraît toute plate et unie. Pas un arbre, pas une habitation; nul écoulement appréciable pour les eaux vers la mer. [167]

Deux grands réservoirs intérieurs, le lac Kelbiah, la sebka de Sidi-el-Hani absorbent les eaux des Oueds descendant des hautes montagnes qui bornent la vue à l'Occident. Du côté de l'est, au contraire, c'est une série de mamelons, de collines serrées et nombreuses.

Dans leurs étroits vallons se cachent de riants villages; sur leurs pentes croissent des bosquets d'oliviers. Au couchant, le désert, la solitude, le sol sans aucune trace de construction; ici, la vie, le mouvement, la mer que sillonnent les voiles, des villes et des villages nombreux. L'une de ces régions est la plaine de Kairouan, l'autre, le Sahel ; la première, région du nomade, la seconde, habitat de l'homme sédentaire. Sans transition, vous passez du spectacle de la vie des villes à celui de la vie pastorale, de la vie de la maison à la vie de la tente. Ces deux mondes sont tellement différents qu'en dépit de plusieurs siècles de luttes, de succès et de malheurs endurés en commun, ils sont restés étrangers l'un à l'autre. Tous les deux sont là, juxtaposés, immobiles, se louchant, mais ne se pénétrant pas.

Ce changement dans la direction et la nature de la chaîne qui côtoie le littoral, n'a pas été sans frapper la perspicacité des indigènes, gens, qui, comme tous les nomades, sont fort experts dans la connaissance des terrains. A ces deux parties différentes de là côte, ils ont donné deux appellations distinctes. La portion nord, toute calcaire et bosselée de hauteurs, est le Sahel; la portion sud, qui comprend la partie des terres d'alluvions adossée aux collines des Souassis et aux ondulations qui les continuent jusqu'au midi de Sfax, s'appelle le pays de Sfax, absolument comme la région entourant la ville de Kairouan porte dans la contrée le nom du pays de Kairouan. Le point précis où s'opère cette transformation du sol est la zone comprise entre El-Djem, Kerker et Kessoucef. C'est dans cet espace triangulaire que les terrains calcaires superficiels se mêlent aux terrains sablonneux, que les dernières collines argileuses se perdent insensiblement dans les sables. De même que les couches géologiques, le genre de vie des habitants varie aussi. Les nomades des tribus Métellits et Souassis y coudoient les habitants sédentaires de Kessoucef et des localités avoisinantes. Ici comme dans le reste de la Tunisie, et par suite de causes peut-être analogues à celles que l'on constate en France, les habitants de la campagne se substituent aux gens des villes.

La population sédentaire du Sahel tend à être déplacée par les [168] nomades. Ceux-ci, indépendamment des gens qu'ils envoient continuellement dans les villes, se sont établis définitivement dans l'intérieur du pays, et ont franchi de tous côtés la limite des terrains calcaires. Chaque village abandonné par ses habitants (et, depuis un siècle, le fait s'est renouvelé bien souvent, surtout dans la zone d'El-Djem, Kessoucef, Sfax), est immédiatement envahi par un douar-nomade. — Sur la lisière même des coteaux, fusionnant avec les habitants sédentaires, les nomades ont pris possession de certaines localités, dont la principale est El-Djem. Ce misérable village, qui a succédé à l'antique Thysdrus et dont une partie des maisons ont été construites avec les débris de son cirque colossal, appartient aux Métellits, qui en ont fait leur centre principal et y ont placé leurs koubbas et les tombeaux des hommes vénérés de la tribu. Une même communauté d'origine (nomades et villageois du Sahel sont des Berbères qui ne diffèrent entre eux que par le genre de vie adopté), la tendance chez les habitants sédentaires à désertir leurs villages, un système fiscal mauvais, qui favorise cette persistance des instincts nomades en rendant la vie de la tente moins onéreuse : telles sont les causes locales, différentes de celles qui produisent le même phénomène à Kairouan, qui lentement substituent dans le Sahel des couches de population nomade à celles des populations sédentaires des villages situés sur la lisière du pays.

La configuration du Sahel, unique en Tunisie, rappelle à s'y méprendre, certaines fractions du littoral algérien. Les environs d'Oran, d'Alger, de Bône, géographiquement parlant, offrent le même aspect que les terrains avoisinant Sousa, Mahédia, Monastir.

A ces divers points de la côte barbaresque, les indigènes ont appliqué la dénomination de Sahel. De même que Sousa, Alger a son Sahel, de même Oran, de même la ville de Bône. Sous ce nom générique, les indigènes désignent une série de mamelons et de coteaux pierreux situés près du bord de la mer et dominant toute la plaine environnante. Des deux côtés des hauteurs le sol s'abaisse en pente douce, d'un côté vers la mer, de l'autre vers des lacs, des sebkas ou des marécages situés à l'intérieur des terres, de sorte que le pays dans son ensemble a la forme d'un double plan incliné dont les roches calcaires occupent l'arête. Cette disposition du sol est bien visible dans le Sahel d'Alger et aussi dans le Sahel de Bone. Du haut de la crête, on voit le littoral descendre vers la mer, et au midi la plaine de la Metidja s'incliner vers Bouffarick, centre d'anciens marécages, [169] la plaine de Bône vers le lac Fetzara, et celle d'Oran vers une ligné de sebkas échelonnées en avant du pied des premières ondulations du Petit Allas. Le Sahel tunisien offre aussi la même configuration. Seulement, le premier plan est souvent réduit à une étroite plage, et quelquefois les collines, s'avançant jusqu'à la mer, comme le fait la hauteur de Scanes, près de Monastir, le suppriment, complètement.

En arrière aussi, le terrain va sans cesse s'inclinant, au nord vers le lac Kelbiah, au sud vers la sebka de Sidi-el-Hani, de telle sorte que les collines et les coteaux séparent les eaux qui se rendent dans les bassins intérieurs et celles qui se dirigent vers la mer.

Cette inclinaison du terrain ne subit qu'une exception tout le long de la lisière du Sahel. Dans la langue de terre située en arrière de Sousa et comprise entre le lac Kelbiah et la sebka de Sidi-el-Hani, le terrain au lieu de descendre au couchant se relève jusqu'à la crête d'El-Homk où il atteint une altitude de 112 mètres, alors que les collines du Sahel les plus avancées dans l'intérieur du pays ont de 40 à 50 mètres seulement au-dessus de la mer. Cette région constitue la partie Est, tournée vers la mer, du long plateau dont El-Homk est le centre et le point culminant, et qui, jetée entre les dépressions de Kelbiah et de Sidi-el-Hani, empêche la jonction des deux nappes d'eau du lac et de la sebka. Bien que formant le haut du bassin de l'Oued-Laya, et se rattachant géographiquement au littoral, elle n'appartient pas au Sahel proprement dit dont elle se distingue par la nature du sol, son aspect et ses productions. Elle n'a de commun avec lui que de former le haut d'un bassin côtier dont le Sahel est la partie basse. Le nom de Sahel ne s'applique qu'à la partie mamelonnée, pierreuse du littoral et à la plage adjacente. Pour les indigènes, le Sahel cesse là où disparaissent les coteaux pierreux.

Compris dans ces limites et vu à vol d'oiseau, le Sahel, d'Erghéla à Kessourcef, forme une bande de terrain de 85 kilomètres de long sur une profondeur moyenne de 16 kilomètres. Sa superficie peut être évaluée environ à 1600 kilomètres carrés. Ses côtes, avec les sinuosités qu'elles décrivent, rade de Sousa, pointe de Monastir, cap Dimas et pointe de Mahédia, atteignent un développement de 100 kilomètres. Au delà de Mahédia et Kessourcef et jusqu'au pied des collines qui séparent les eaux de l'Oued Rann de l'Oued Gharfa et de l'Oued Thenae, le pays de Sfax s'étend sur une longueur à peu près égale, mais pénètre plus [170] profondément dans l'intérieur du pays. Du pied des premières collines qui courent parallèlement à la côte jusqu'à la mer, la largeur de cette zone peut être estimée à 22 kilomètres en moyenne. En somme, 190 à 200 kil. de longueur, et 4000

kilomètres carrés, tels sont les chiffres qui doivent sensiblement représenter à la surface du sol tunisien l'espace qu'occupe le littoral de la Tunisie centrale.

Sans être aussi riche en matériaux de toutes sortes propres à la construction que les terres élevées du plateau de l'Atlas, ou que celles de la presqu'île du cap Bon, cette zone du littoral, ou du moins le Sahel, a offert d'abondantes ressources à tous les peuples constructeurs qui se sont succédé sur la côte. Toutes les matières premières nécessaires à la construction s'y trouvent réunies. Au milieu des dépôts calcaires remontant à la période crétacée, on rencontre de nombreuses couches de plâtre et le terrain fournit en abondance de la chaux excellente. Plusieurs anciennes carrières, aujourd'hui abandonnées, se voient encore dans le Sahel, à Sousa, à Zembra, aux environs de Mahédia. Celles de Zembra donnaient une fort belle pierre rayée de bandes noires et blanches; celles de Thoulba, de la pierre de grès d'un beau jaune safran ou légèrement rougeâtre, identique à celles que fournissaient les carrières de la région des plateaux et qui, taillées en masse cubique, sont entrées dans la composition de tous les monuments élevés, d'après le système de grand et de petit appareil. Avec de tels matériaux, ont été construits le cirque colossal de Thysdrus et beaucoup de maisons des cités marchandes, des « emporia » de la côte. Plus tard, les Arabes d'abord, les Espagnols ensuite, ont eu recours à ces carrières, les premiers pour élever le minaret de la mosquée de Kairouan, les seconds, pour la construction des monastères qu'ils ont édifiés le long de la côte. Aujourd'hui, il n'existe qu'un nombre fort restreint de fours à chaux encore en activité, Quant aux carrières, c'est à peine si, de loin en loin, un cheik, désirant une installation plus commode envoie quelques hommes remuer leurs blocs. Cet abandon est une conséquence naturelle de l'état d'appauvrissement, de dépérissement d'un pays qui, avant notre arrivée, allait sans cesse se dépeuplant et où, aux abords de tous les villages, on ne rencontre que des ruines. Ceux à qui d'aventure prend la fantaisie de faire bâtir n'ont qu'à chercher dans les ruines environnantes romaines ou arabes: ils y trouvent des matériaux tout prêts qui leur permettent de satisfaire leurs caprices. [171]

II

Cet amas inextricable de collines qui se succèdent d'Erghéla à Mahédia rend la topographie du pays tellement laborieuse à adresser, qu'on peut se demander au premier abord s'il existe dans le pays un système d'eaux bien défini. Le travail du topographe est ici très difficile. Il faut minutieusement relever chaque point. Ce n'est plus comme dans la région de l'Atlas, où les hautes vallées se dessinent si nettes, encadrées dans leur horizon de montagnes, et sont si faciles à déterminer que la configuration générale du sol est, pour ainsi dire, rendue tangible à la vue. L'étude approfondie du pays permet seule de reconnaître au milieu de ces collines une certaine direction.

Alors, on remarque que des ondulations calcaires, plus longues et plus élevées, encadrant toutes les autres, se dirigent perpendiculairement à la mer ; c'est précisément sur ces hauteurs que se trouvent les crêtes de séparation des bassins côtiers, et autour d'elles viennent se grouper, plus ou moins régulièrement, toutes les autres collines. Telles sont les collines de Belaom que continuent les deux hauteurs des « Sorelles », telles aussi la longue ondulation du Ouardenim, le plateau de Bembla, toutes d'autant plus importantes à connaître qu'elles donnent la clef du système hydrographique de la contrée.

Ce système est absolument indépendant de celui de l'intérieur. Tout ce qui coule dans cette étroite zone de terrain a sa source dans les collines mêmes de la côte. Aucune rivière considérable de la plaine de Kaïrouan ne franchit la barrière qui sépare cette plaine de la mer. Tous les cours d'eau qui arrosent le Sahel, et même ceux du pays de Sfax, naissent et meurent dans la région du littoral. Tous également se dirigent en droite ligne vers la mer. Aussi ces cours d'eau sont-ils nécessairement peu étendus. L'Oued-Laya, le plus considérable, n'a certainement pas plus de 35 kilomètres dans sa plus grande longueur, d'El-Homk à Hammam-Sousa, et les autres beaucoup moins. En général, la largeur de leur lit ne dépasse guère 20 à 25 mètres. Malgré leur faible étendue, malgré le peu d'altitude des hauteurs qui leur envoient leurs eaux, leur lit n'en garde pas moins l'eau presque toute l'année. Alors que le grand Oued Bagla et les autres Oueds de l'intérieur n'ont qu'un cours intermittent et sont presque toujours à sec, les timides cours d'eau de la côte, [172] qu'on appelle l'Oued Hambdum, l'Oued Djemel, l'Oued Beni-Hassen, conservent un mince filet d'eau que n'arrive pas à épuiser le sable de leur lit. L'Oued Laya, qui est le plus long, est aussi celui qui reste presque toujours à sec pour les mêmes causes que les Oueds de l'intérieur. C'est qu'ici la configuration générale du pays est éminemment favorable au maintien des eaux sur le sol et à son écoulement vers la mer. Si les hauteurs sont peu élevées, elles sont nombreuses, séparées à peine par d'étroits intervalles, et, par leurs pentes légèrement inclinées, forment autant d'entonnoirs qui recueillent les eaux et les écoulent dans le lit des oueds. Que des pluies abondantes surviennent, et, tout ce qui est creux ou en dépression se trouve rempli d'eau qui ne reste point stationnaire, comme dans la plaine argileuse de Kaïrouan, mais qui coule dans des directions déterminées et d'un courant lent et continu. Tous le pays apparaît comme couvert d'une nappe d'eau du sein de laquelle émergent, comme autant d'îlots, les collines et les coteaux.

C'est précisément à ce moment, qu'on peut le mieux suivre et déterminer la direction générale des eaux. Entre l'ondulation de Belaom au nord et celle de Ouardenim au sud, coulent l'Oued Laya et l'Oued-Hambdum. Une série de collines intermédiaires, jetées entre le lit des deux rivières, empêche la jonction des eaux. Ces hauteurs sont précisément celles qui s'échelonnent sur le parcours de la route de Kaïrouan à Sousa, de telle sorte que, en suivant cette route, on a presque continuellement sous les yeux l'ensemble des deux bassins. Sousa est située sur une de ces collines, la dernière au bord de la mer et dans une situation des plus pittoresques entre l'oued Laya d'un côté et l'Oued Hambdum de l'autre. Du haut de la tour de la Casbah, du Nadour (l'observatoire, comme disent les Arabes), l'on a sous les yeux un très joli panorama qui comprend avec la totalité du bassin de l'Oued Hambdum toute la partie basse de l'Oued Laya, c'est-à-dire la partie nord du Sahel. En face de vous, sur le bord de la mer, quantités de villes s'échelonnent groupées sur la plage et mêlées à des ruines de bordjs, derniers témoins d'une époque héroïque où les gens du Sahel allaient désoler les côtes d'Espagne et d'Italie et tenaient tête à toutes les flottes de la chrétienté.

A droite et à gauche, les masses grisâtres du Belaom et de l'Ouardenim coupent l'horizon et servent de cadre au paysage. Au nord sont les deux mamelons isolés des Sorelles ou des deux soeurs, qui se dressent isolés, droits sur la même ligne, également élevés [173] et en tout, semblables. Sur leur flanc sont jetés les villages de Kalà la Grande et de Kouda, et plus loin dans le fond, derrière le rideau de verdure de l'oued Laya, le village de Kala-la-Petite. Leurs maisons crépies à la chaux apparaissent éclatantes de blancheur. De grandes taches vertes d'oliviers et de cactus se dessinent dans les creux et au bord des coteaux, alternant avec les teintes grisâtres et

dénudées des collines. Leurs lignes sinueuses serpentent, se croisent, enserrant les coteaux, garnissent leurs pentes et toutes convergent vers une ligne plus longue qui se dirige droit vers la mer. Au moment où elle disparaît dans les flots, une série de pointillés blanchâtres scintillent à travers la nappe de verdure; l'on a sous les yeux le lit de l'Oued Laya que cachent des bouquets d'oliviers et d'arbres fruitiers, à travers lesquels, par de rares éclaircies, le coquet village d'Hamam Sousa laisse deviner ses minarets et ses maisons. Du côté sud, le paysage n'est pas moins attrayant. Ramassé dans un étroit espace, sous votre oeil tient tout entier le petit bassin de l'Hamdum. Du sein des eaux surgissent, groupés en masses beaucoup plus compactes, les bois d'oliviers qu'interrompent seuls les villages de Messadin, Moureddin, Msaken et ce petit lac de Zaouiet dont la blancheur étincelante tranche sur l'azur de la Méditerranée : on dirait une nappe de neige qui reposerait tranquille sur le lit verdoyant formé par les touffes des oliviers. Le rideau de l'Ouardenim s'affaisse avant d'atteindre la mer, et par derrière lui, dans le lointain, l'on peut apercevoir la pointe de Monastir et la hauteur de Scanes, derrière laquelle cette ville paraît vouloir se dérober aux regards. L'Oued Hamdum et l'Oued Laya se jettent dans la mer à une distance presque égale de Sousa; de leurs deux embouchures, tous les oliviers convergent vers la ville, formant une forêt épaisse qui pousse ses premiers arbres jusqu'au pied des remparts et paraît enserrer la ville d'une ceinture de verdure.

Le haut des deux bassins est loin de présenter un aspect aussi pittoresque, mais ici nous n'avons plus affaire au Sahel, mais au revers oriental du plateau d'El-Homk. Les deux ondulations que l'on voit toujours à l'horizon viennent se rejoindre au col pratiqué dans la crête d'El-Homk. Par leur réunion, ces deux plis de terrain décrivent un grand circuit dont les bords s'évasent de manière à former une moitié de cuvette s'inclinant par une pente régulière et continue jusqu'au pied des premières collines du Sahel. Dans le haut de la cuvette prend naissance l'Oued Laya par deux bras [174] fort éloignés l'un de l'autre. Le premier, beaucoup plus au nord et à l'ouest, commence au point même où le Belaom se soude à une des ramifications qui le détache du col, et recueille toutes les eaux du versant de ces hauteurs regardant le Sahel et la mer. Son lit, que de loin on reconnaît à une traînée de verdure, est tracé dans une vallée très peu profonde, mais très longue, et s'allonge en droite ligne vers Kaïrouan, de sorte qu'elle forme la route la plus courte pour atteindre cette ville et peut-être devra-t-elle à cette circonstance d'être choisie comme la voie la plus commode pour le tracé du chemin de fer de Sousa à Kaïrouan. L'autre bras, situé plus au nord et bien plus court, commence à se dessiner aux environs de Msaken, décrit une courbe et vient se réunir au précédent à la première colline même du Sahel. Dans toute cette moitié de cuvette d'El-Homk, au point de jonction des deux bras de la rivière, le pays, déjà différent par la nature de son sol, a un autre aspect et d'autres productions.

Dans le bas de la demi-cuvette, se voient encore çà et là clairsemés quelques groupes d'oliviers; mais dans le haut, sur un espace de 12 kilomètres, on n'en voit plus un seul pied. La terre est couverte de céréales; les champs d'orge dominant, mêlés à des champs d'alfa, cachant dans leurs touffes hautes et denses les restes du municipe romain de Yéïa, disséminés sur un espace de plus de deux kilomètres. A-côté de ces plantes utiles, croissent en quantité des ombellifères et des labiées, des chardons et du chiendent, des carottes sauvages et cette sorte d'arbuste que les indigènes appellent *metnéni*. Les Arabes ne se donnent pas la moindre peine pour enlever toutes ces plantes parasites qui diminuent de moitié le rendement du sol. Quelques-unes même sont de leur part

l'objet d'une attention spéciale, comme le chiendent qui, toujours vert, sert de nourriture à leurs troupeaux; d'autres, comme le kouka, qui est une sorte d'artichaut inculte, servent à leur propre entretien. Ce fruit leur rend de précieux services; il vient à maturité à l'époque des moissons et, découpé en minces rondelles, il est, bien souvent, avec un peu d'huile, l'unique aliment des nomades.

Les deux bras de l'Oued Laya réunis, la rivière coupe en plein le Sahel, se frayant un lit à travers le dédale de collines qui se succèdent jusqu'à la mer. Sur la droite, le village de Kala-Sg'ira (Kala la petite) a été construit sur son parcours tout près de son lit.

A gauche, mais à une distance plus considérable, se trouvent les villages de Kala-la-Grande et de Kouda, et à son embouchure celui [175] d'Hamam-Sousa, à 4 kilomètres seulement de la ville. Sur presque tout son parcours, mais surtout dans le haut, le lit de l'Oued est bordé de maisons de campagne et de jardins appartenant aux gens de Kala-Sg'ira ou de Sousa. Bien irrigués, soigneusement cultivés, ces vergers nous donnent une idée de ce que pourrait être ce pays et de ce qu'il a dû être jadis aux mains d'un peuple plus laborieux. Tous les arbres fruitiers de la zone méditerranéenne, ceux des rivages de la Provence ou de Naples, comme ceux de la zone brûlante de la Tunisie et de la Tripolitaine, s'y trouvent réunis.

Des deux fleuves du Sahel, l'Oued Hambdum a un cours beaucoup plus petit que l'Oued Laya et recueille les eaux des collines situées au midi de la courbe décrite par le bras méridional de l'Oued Laya. Le versant nord de l'Ouardenim lui envoie aussi ses eaux; toutes se réunissent en deux bras situés l'un au nord, l'autre au sud de Msaken et opèrent leur jonction à l'est de cette ville. C'est une rivière qui tient tout entière dans la zone du Sahel et qui l'emporte peut-être en pittoresque sur l'Oued Laya lui-même. Le village de Mourredin, situé à l'extrémité nord du premier bras, est enfoui au milieu des collines et entouré de bois d'oliviers. Il en est de même de Msaken, la ville sainte du Sahel, mais celle-ci, placée sur une petite hauteur, est visible à plusieurs kilomètres, tandis qu'à 150 ou 200 mètres on ne se douterait pas de la présence de Moureddin. D'autres villages aussi se trouvent sur son parcours, Messadin, Zaouiet, sur la gauche, Ouardenim, Sàhalim, sur la droite. La rivière passe à une distance à peu près égale de ces localités, puis entre le lac de Zaouyet et la sebka de Saalim, laissant sur sa droite une forêt de palmiers, la seule d'ailleurs que l'on rencontre dans le pays.

Toutes les eaux qui descendent des collines situées au midi de l'Ouardenim sont recueillies dans les deux lits du Djemel et du Beni-Hassen, les deux cours d'eau qui arrosent la moitié méridionale du Sahel. Comme l'Hambdum, le bassin du Djemel se cache tout entier dans un labyrinthe, de coteaux, mais le Beni-Hassen, dans le haut de son cours, traverse un pays qui rappelle le haut du bassin de l'Oued Laya. La nature du terrain est la même, mais moins pierreuse cependant; de plus le sol n'y est plus aussi uniformément incliné en pente, ce n'est plus une moitié de cuvette, mais un terrain plat, parsemé de hauts et de creux, mouvementé et parsemé de ravins. Les premières fissures qu'on rencontre apparaissent déjà [176] dans le haut Djemel, entre Menzel et Zeramdin. Plus au sud, elles deviennent plus nombreuses et plus accentuées; aux environs de Kerker et d'El-Djem ces accidents sont les plus marqués. Près de cette localité, l'un d'eux côtoie la route de Sousa à Sfax par El-Djem pendant plusieurs kilomètres. C'est un obstacle sérieux pour les voies de communication: faute d'un pont jeté sur le ravin, les touristes, qui ont pris cette voie pour aller à El-Djem admirer le cirque de l'antique Thysdrus, en sont réduits à suivre ces sinuosités et

allongent considérablement ainsi le chemin. On rencontre bien aussi de ces fissures du sol, beaucoup plus au nord, aux environs de Sousa, mais peu étendues, peu profondes, elles attirent à peine l'attention, et si l'on n'y prend garde, on peut passer à côté d'elles sans les apercevoir. Ici, au contraire, elles forment des lignes sinueuses, longues de plusieurs kilomètres, très profondes et l'on peut, pour ainsi dire, les prendre en flagrante activité de formation. Sous l'action des pluies qui effondrent le sol, le terrain avoisinant les berges sablonneuses du ravin se tasse, il se forme une zone de dépression qui se fendille et se crevasse. Des deux côtés des berges, des blocs de terre sont prêts de se détacher et de rouler au fond du ravin.

Si ce n'est dans la partie haute du Beni-Hassen, tout le pays faisant partie des deux bassins est encore couvert d'oliviers et jalonné de villages. Les abords de certaines localités, de Mahédia, de Kessour-Cef, par exemple, sont encore plus pittoresques que ceux de Sousa. Dans le haut du Beni-Hassen, les agglomérations d'oliviers disparaissent. Même les pieds isolés d'oliviers deviennent rares, et sur la route d'El-Djem à Kessour-Cef, on en trouve plus qu'aux abords de ces deux localités. Les nomades Souassis et Métellits ont envahi cette portion du littoral qu'ils ont reconnue comme leur et qu'aucun habitant du Sahel ne songeait à leur disputer.

Kerker, un des points les plus pittoresques du pays, n'est déjà plus un village construit en pierre comme toutes les autres localités du Sahel, mais une agglomération de tentes assises sur une série de mamelons dont la base est entourée de haies de cactus. Ces tentes appartiennent à la tribu nomade des Souassis. C'est comme une protestation de la vie nomade contre la vie sédentaire. El-Djem lui même, quoique construit en pierres et habité par des sédentaires, appartient à une tribu nomade, les Métellits.

Quelqu'un qui veut embrasser d'un coup d'oeil l'ensemble de la moitié méridionale du Sahel, et même une grande partie de la [177] moitié septentrionale, n'a qu'à gravir la hauteur de Bembla, que traverse la route de Sousa à Muknin. C'est le point le plus élevé du pays après les collines de Belaom. A ses pieds seront les bassins du Djemel et de Beni-Hassen, les villes de Muknin et de Bembla et, en avant d'elles, la nappe du Sahalim, si éblouissante, que les yeux n'en peuvent supporter l'éclat, et celle moins éclatant du lac de Muknin. Au nord, la vue s'étend jusqu'à Monastir, jusqu'à Sousa; à l'intérieur des terres jusqu'à Djemel, jusqu'à Menzel-Kmel, et aux dernières collines où se cachent les origines des Oueds. Au sud, l'oeil erre de Muknin au cap Dimas, à Mahédia et aux confins extrêmes du Sahel.

Avec les limites du bassin du Beni-Hassen, coïncident à peu près les limites du Sahel. Après avoir traversé le gentil village de Kessour-Cef et marché quelque temps au milieu des oliviers et des arbres fruitiers qui entourent ce village, vous entrez dans la région sfaxienne.

Ici plus de collines, plus de forêts d'oliviers, plus de villages serrés les uns contre les autres, mais une plaine déserte, dépourvue presque partout de végétation ou couverte de broussailles. Sur la côte, plus d'embouchures d'oueds, plus de lacs. Les eaux qui descendent des hauteurs longeant le littoral vont se perdre dans les petites sebkas situées entre les hauteurs et la mer; de toutes, la plus importante est celle de Ruga, située auprès des ruines de la ville romaine de Bararus. Les deux seuls cours d'eau un peu importants du pays, l'Oued Melah, l'Oued Néjem, sont interceptés par cette sebka, au sud d'El-Djem. Ce n'est guère qu'au sud de Sfax, qu'on parvient enfin à rencontrer l'embouchure des trois Oueds, d'ailleurs sans importance, l'Oued Akareb, l'Oued Bir-Nao, l'Oued Chefar, le plus considérable des trois. Les deux premiers traversent la zone des jardins de Sfax, le

dernier peut être considéré comme formant la limite de la Tunisie centrale. Au delà commence le littoral de la Tunisie méridionale, littoral sablonneux, coupé d'oasis, dont la plus importante, ou plutôt, les plus importantes sont celles de Gabès.

C'est à peine si, dans toute cette étendue de la côte sfaxienne, plus vaste que l'ensemble des bassins du Sahel réunis, vous trouvez huit villages en dehors de l'agglomération de Sfax. Ils étaient plus nombreux il y a un demi-siècle, mais, la misère aidant, ils ont été abandonnés, et, sur leur emplacement, ne se voient plus que des ruines.

Quant aux oliviers, on ne les rencontre plus que de loin en loin, éparpillés par groupes dans les creux des collines, sur les revers [178] des montagnes. Qu'ils forment autant de petits îlots égarés, que les gens du pays comparent à des oasis. Propriété particulière du bey, ces arbres sont presque tous laissés à l'état sauvage, Il en est tout autrement de ceux que l'on rencontre aux abords des villages. Dans les environs de Gheba, de El-Kheriba, par exemple, des figuiers, des caroubiers, des oliviers au tronc trois fois séculaires étendent leurs touffes serrées et épaisses, au-dessus des champs de légumes ou de céréales et sont l'unique source de revenus de leurs habitants.

Malheureusement, si l'on excepte ces quelques localités, tout le reste de la région n'est aujourd'hui qu'un pays de parcours pour les nomades delà tribu des Métellits. Les tentes de ces derniers se voient un peu partout, à droite et à gauche de la route d'El-Djem à Sfax, dans les creux, dans les gorges, sur les pentes des hauteurs, en un mot dans tous les endroits qui conservent un peu de fraîcheur, A l'époque des pluies, alors que la terre se recouvre d'un peu de verdure, les Métellits descendent dans la plaine et y viennent faire, paître leurs troupeaux ; aussitôt les chaleurs survenues, ils replient leurs tentes et se mettent à l'abri dans la montagne.

Si l'on se sent attristé en voyant l'état dans lequel se trouve un pays, qui, comme tout le reste de la Tunisie centrale, fut autrefois si riche et si peuplé, tout autre, est le sentiment qu'on éprouve, quand on arrive à 15 kilomètres environ de Sfax. La nature du sol n'a pas varié, mais ce sol a été remué par la main de l'homme, et cette main a opéré des merveilles, elle a créé les jardins de Sfax, Ces jardins viennent sur un terrain sablonneux, qui, grâce à une sage irrigation, se prête, admirablement, à la culture des céréales et des arbres fruitiers, On sait que les terres arides et calcinées du sud, et même le sable fin et pénétrant des côtes africaines, se transforment, sous l'influence de l'eau, en un limon d'une incroyable fécondité.

Les jardins de Sfax sont des carrés, des enclos ceints de barrières de cactus, s'alignant en lignes régulières. Côte à côte avec les oliviers, croissent tous les arbres fruitiers qui peuvent venir sur la côte méditerranéenne. Ici encore, comme dans le Sahel, les oliviers dominant, puis, en seconde ligne, viennent les amandiers, mêlés aux pistachiers, aux cédratiers, aux figuiers. Au-dessus de tous les arbres fruitiers, les palmiers élèvent leurs corbeilles de feuilles flexibles se balançant mollement aux caresses de la brise ; à leurs pieds croissent les céréales, les légumes, et, fait à noter en terre musulmane, les gens de Sfax, moins scrupuleux que ceux du Sahel, [179] y cultivent la vigne en grand. Non moins remarquables par leur étendue que par la variété de leurs produits, ces jardins entourent la ville de tous côtés, au nord, au sud, à l'ouest, dans un rayon moyen de 15 kilomètres, et cette surface, si considérable déjà, va sans cesse grandissant surtout dans la direction nord, car, chaque année, les gens de Sfax ajoutent plusieurs centaines de mètres de culture aux terrains cultivés déjà. Avec l'activité qu'ils y apportent, avant un quart de siècle ils auront certainement englobé dans leurs jardins tous les groupes isolés d'oliviers, appelés dans le pays oliviers du bey

parce qu'en réalité ils n'ont pas de propriétaires reconnus, — tous ceux qui croissent aux abords des villages, et peut être auront-ils atteint les oliviers d'El-Djem, les derniers, c'est-à-dire les oliviers du Sahel les plus avancés vers le sud. Au dire des habitants de la côte, indigènes, et colons, cette oeuvre qui aurait eu pour résultat la transformation complète du pays, serait un fait accompli, sans la malheureuse insurrection de 1864 qui épuisa pour de longues années le Sahel et toute cette portion du littoral.

Criblés de contributions de guerre et d'impôts supplémentaires, les gens de Sfax durent interrompre leur marche en avant, leur travail de cheminement vers le nord. Chez les indigènes la misère fut telle que tout travail de culture dut être suspendu; seuls, les juifs s'enrichirent de l'appauvrissement général, et, grâce à l'usure, purent, dès cette époque, se considérer comme les vrais propriétaires du sol. Malgré ce fâcheux contretemps, il est encore permis aujourd'hui d'entrevoir le moment où, grâce à l'activité, à l'intelligence des indigènes, toute la côte, depuis Kala-Kbira et l'embouchure de l'Oued Laya jusqu'à Sfax, sera couverte d'oliviers et d'arbres fruitiers. Alors, le littoral de la Tunisie centrale pourra être cité, à bon droit, comme la plus vaste pépinière du bassin méditerranéen et peut-être du monde ¹.

D^R ROUIRE.

(A suivre.)

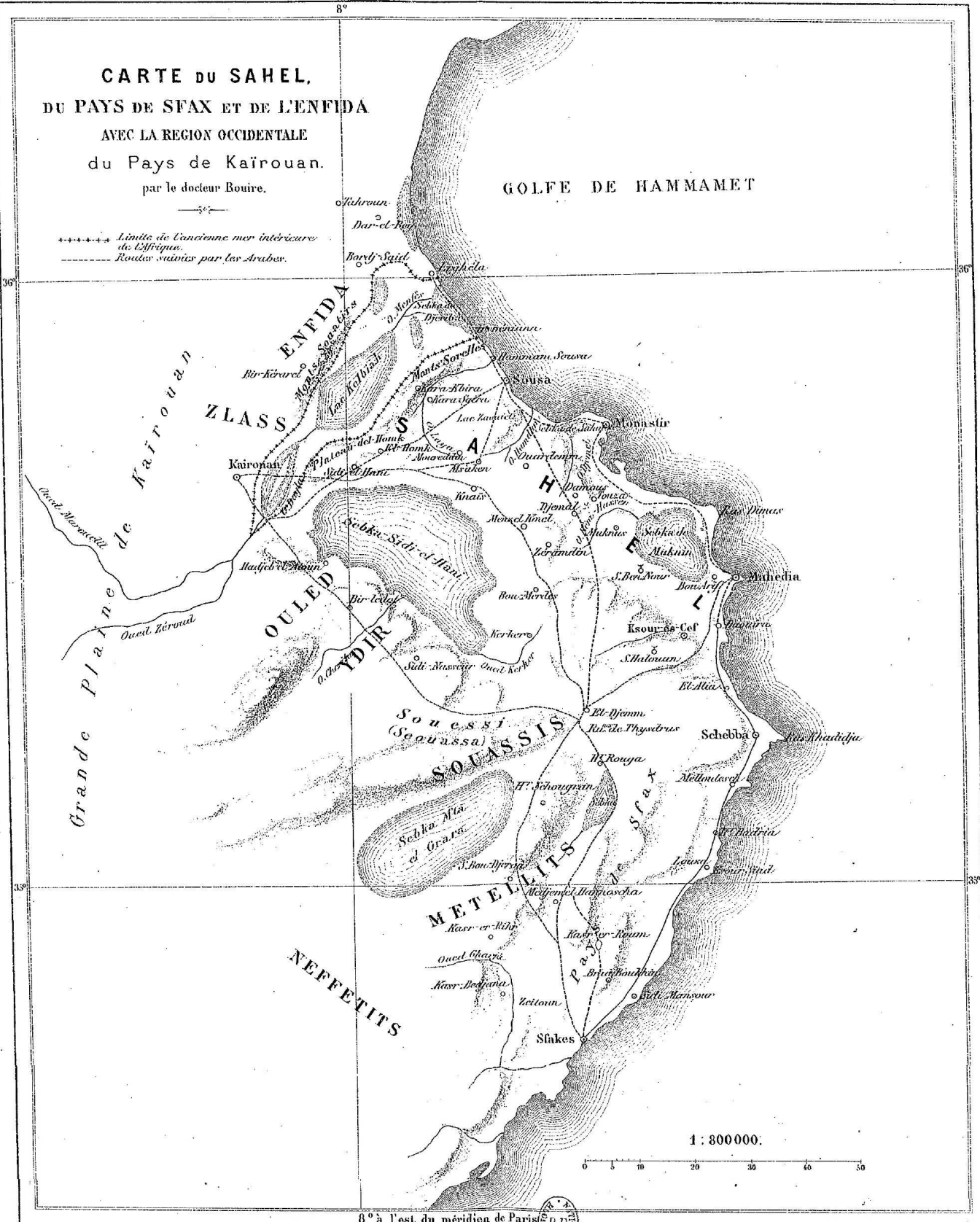
1. La carte du Sahel, jointe à ce numéro, a été dressée d'après la carte de Kiepert (Berlin, 1881, Dietrich Reimer), composée elle-même sur les indications fournies par les cartes de l'Algérie et de la Tunisie, publiées par le Dépôt de la guerre français, et les itinéraires des voyageurs européens. Avec la carte particulière du Sahel donnée par M. de Gubernatis, la carte de Kiepert était, en 1881, la moins inexacte de toutes celles qui ont paru de cette portion de la Tunisie. La nouvelle carte, publiée aujourd'hui même dans la Revue de Géographie, [180] mentionne toutes les découvertes géographiques qui ont eu lieu depuis l'occupation française : elle complète certaines lacunes et rectifie beaucoup d'erreurs de la carte allemande. Le lac Kelbiah, le lac de Sidi-el-Hani, la Sebka de Muknin, celle de M'ta-Grara, y sont représentés avec leurs vraies dimensions. Elle donne la première, une notion exacte du système hydrographique du pays. Le grand cours d'eau de la Tunisie centrale qui passé en aval de Kaïrouan, l'Oued Bagla, se jette dans le lac Kelbiah (et non comme toutes les cartes l'indiquaient, dans la Sebka de Sidi-el-Hani), puis, sous le nom d'Oued Menés, dans la Sebka de Djérid. L'Oued Bagla n'est autre que le fleuve Triton des anciens : la Sebka de Djériba et le lac Kelbiah réunis sont les anciens restes de la baie de Triton, la mer intérieure d'Afrique citée par Hérodote, Scylax, Pomponius Mèla et Ptolémée, que, bien à tort, M. Roudaire est allé chercher sur les Chotts. (Voir Nouvelle Revue, 15 juillet 1883.) Elle reproduit pour la première fois l'emplacement et les limites mêmes de cet ancien golfe de Triton, borné à l'orient par la chaîne des Soualirs, à l'occident par les Sorelles et le plateau d'El-Homk, et s'enfonçant dans l'intérieur, par son prolongement avec deux Sebkas de l'Oued Bagla, jusqu'à hauteur de Kaïrouan.

**CARTE DU SAHEL,
DU PAYS DE SFAX ET DE L'ENFIDA**
AVEC LA REGION OCCIDENTALE
du Pays de Kaïrouan.

par le docteur Bouire.

----- Limite de l'ancienne mer intérieure
de l'Afrique.
----- Routes suivies par les Arabes.

GOLFE DE HAMMAMET



8° à l'est du méridien de Paris

REVUE
DE
GEOGRAPHIE

DIRIGEE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

SEPTIEME ANNEE

TOME XIII

Juillet – Décembre 1883



PARIS

INSTITUT GEOGRAPHIQUE DE PARIS

M. CH. DELAGRAVE

15, rue Soufflot, 15